

MADELEINE.—Mais, cher père, vos neveux doivent avoir reçu une certaine éducation ?

GOUJUT.—Je le présume. Pourtant j'avoue que je ne m'en inquiète guère.

MADELEINE.—Sont-ils riches ?

GOUJUT.—Pas précisément. Ils sont orphelins tous deux, et ils ont à peine quatre mille francs de rentes chacun : une misère !... Aussi tu comprends qu'en face de Sa Majesté mon million ils seront décidés à tout pour me plaire... à moi...

MADELEINE.—... Et à lui... Quoi qu'il en soit, cela ne prouverait guère en leur faveur.

GOUJUT.—Tu crois ?

MADELEINE.—Oui, si vos neveux acceptent des rôles de valets, ils sont dignes de l'être.

GOUJUT.—Tu es bien sévère.

MADELEINE.—Je crois n'être que juste. Le dévouement ennoblit les services les plus bas, la cupidité avilit les plus relevés.

GOUJUT.—Ma chère petite, tes idées sont d'un autre monde. Mais je ne t'ai pas encore tout dit. L'un de mes neveux sera ton mari. C'est une idée que j'ai longtemps caressée et à laquelle je me suis arrêté après mûre réflexion. Lequel choisirai-je ? Je ne sais. Je verrai, ou plutôt nous verrons.

MADELEINE.—Un vœu exprimé par vous, cher père, a toujours été un ordre pour moi. Mais, dans le cas présent, permettez moi de vous le dire, je ne vous obéirai... que si l'on vous désobéit.

GOUJUT.—Ta ta ta, c'est ce qu'il faudra voir. (*On entend le son d'une cloche.*) Ah ! voici sans doute un de mes chers neveux ! Trempe la soupe et apporte la carafe. Souviens-toi que je suis vieux, cacochyme, et que je n'ai pas trois mois à vivre.

MADELEINE.—Ceci fait encore partie du programme ?

GOUJUT.—Comme tu le dis.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BASAN, *costume excentrique, lorgnon sur l'œil, etc.; il fait force salutations et révérences.*

BASAN, *regardant Madeleine et d part.* — C'est la jeune adoptée... Pas mal, en vérité ; pas mal pour une fleur des champs ! (*Haut à Goujut.*) Vous êtes sans doute mon oncle, mon cher oncle Goujut. Permettez-vous ? (*Il s'avance pour l'embrasser.*)

GOUJUT, *le repoussant.* — Que faut-il vous permettre, mon neveu ?

BASAN.—De vous embrasser, cher oncle.

GOUJUT.—Non, cela m'attendrissait. Je redoute les émotions. Je suis si vieux. Tiens, voilà ma quinte qui me prend. (*Il tousse.*) Maudite sensibilité !

BASAN.—Absolument comme moi. Il est étonnant comme nous nous ressemblons.

GOUJUT.—Bref là-dessus. Vous avez reçu ma lettre, je le vois à votre empressement.

BASAN, *vivement.* — A peine reçue, aussitôt embarqué dans le train express. Pour répondre à votre appel, mon vénéré oncle, que n'aurais-je pas fait ? Aussi j'ai tout quitté pour vous obéir... Pauvre Sidi-bel-Abbès !...

MADELEINE, *d part.* — Que dit-il ?

GOUJUT.—Sidi-bel-Abbès !

BASAN.—En mon absence, que va-t-il devenir ?

GOUJUT.—Eh ! morbleu ! il deviendra ce qu'il pourra...

BASAN.—J'ai bien recommandé qu'on ne le laissât manquer de